



Le scandale a ses raisons... ...ou les raisons du scandale

Scandale et scandaleux! Il y a, à l'heure actuelle, peu de substantifs et de qualificatifs qui soient aussi souvent utilisés.

Nous sommes la plupart du temps loin, très loin de la définition commune mais peut-être un peu superficielle du scandale: «éclat que cause une action honteuse».

Sur un champ de course, il suffit qu'un favori trahisse involontairement la confiance des parieurs pour que l'on crie au scandale. Sur un terrain de jeu, il suffit qu'un arbitre tranche d'une manière que n'apprécient pas certains spectateurs pour qu'on crie au scandale.

Que l'épouse d'un des grands nantis de la Terre livre fortuitement sa nudité à la curiosité des foules et on crie au scandale. Que les pouvoirs publics ne soient pas en mesure de trouver une solution à un problème urgent — hausse du beurre ou effondrement des cours des légumes — et on crie au scandale.

Que la Justice soit amenée, pour respecter la forme, à négliger l'aspect humanitaire d'une affaire et on crie au scandale.

J'ai été très frappé par le fait qu'on ait, en 1952, jugé l'œuvre de Marcel Aymé, «la Tête des autres», comme étant scandaleuse, alors que la pièce n'avait été vue, d'après les estimations les plus optimistes, que par 500.000 spectateurs alors que la diffusion de la même comédie à la télévision n'a soulevé aucune réprobation alors qu'il y avait d'après les sondages, quinze millions de téléspectateurs qui suivirent le développement du truculent et implacable réquisitoire que Marcel Aymé a édifié contre la Justice.

En 1952, magistrats, avocats, garde des Sceaux et hommes politiques unirent leurs efforts pour exprimer avec la plus extrême des vivacités leur exaspération. Vingt ans après c'est la plus totale des indifférences. N'y aurait-il donc plus en matière de justice sujet à scandale ou a-t-on compris que l'indignation dont faisaient preuve à l'époque ceux qui se sentaient visés, était démesurée et qu'il n'y avait pas lieu de voir rouge face à quelque hardiesse de plume et de pensée.

Marcel Aymé s'est souvent et longtemps penché sur les problèmes du scandale. Dès 1938 il publiait une plaquette qui avait pour titre: «Silhouettes du scandale» et dans laquelle il écrivait:

«La nature et la démarche du scandale varient selon les latitudes, les climats, les religions, la manière de vivre propre à chaque peuple. Le rôle des traditions y est capital. Le scandale des mœurs n'est pas en Angleterre ce qu'il est en France et cela tient autant à l'humeur de caractère physiologique qu'à des influences religieuses. Le scandale politique qui n'est pas un produit moins complexe offre la même variété d'aspects selon le système de gouvernement, le régime économique, l'équilibre social et d'autres constantes.»

Parmi ces constantes Marcel Aymé aurait dû ajouter: «selon le moment».

Le scandale, le vrai scandale en 1952 était surtout dû au fait qu'un héros de la pièce s'appelait Alessandro Vici et qu'il ressemblait comme un frère au ferrailleur milliardaire Joanovici. C'est beaucoup plus l'illustration un peu sommaire des présumées défaillances de la Justice qui fit grincer les dents que le scandale en lui-même.

Aujourd'hui on est tenté d'accorder paix aux cendres du chiffonnier prévaricateur. Mais si on avait substitué à Alessandro Vici, Aranda par exemple, pour essayer de faire juter cette idée de scandale, on peut présumer que la diffusion de la pièce aurait provoqué le même concert de réprobations qu'en 1952.

Scandaleuse, aussi, serait considérée sans doute l'adaptation au petit écran à l'heure actuelle de la pièce qui vient d'être présentée dans le cadre du Festival d'Avignon et qui a pour titre: «Pourquoi et comment on a fait

un assassin de Gaston D...», où l'auteur veut prouver que certaines affaires judiciaires relèvent davantage de la politique et de la lutte des classes que d'une bonne administration de la justice et que le drame de Lurs ne serait qu'un nouvel épisode de la lutte en France entre les nordistes et les sudistes.

Scandaleuse, aussi, serait considérée la mise en scène sur le petit écran de la pièce «Fils Carlos décédé», toujours présentée à Avignon et qui est l'histoire d'un tragique fait divers: le suicide par pendaison d'un travailleur portugais dans une prison de la région parisienne.

Dans vingt ans les points de sensibilité de certains groupements professionnels et de l'opinion publique se seront déplacés et la réaction au scandale sera toute différente.

Le passé sera toujours irrémédiablement le passé et le passé, comme le déclare Ionesco, est une mort sans cadavre.

UNE SUITE MAIS NON UNE FIN

Puisque nous sommes sur le terrain du scandale présumé ou réel, restons-y. J'ai assisté à l'inauguration de la Biennale de Paris qui s'ouvre demain au musée d'art moderne et avant d'y entrer je m'étais pénétré de ce jugement de mon excellent confrère et supécialiste en la matière, Raymond Cogniat:

«Le futurisme est dynamique au maximum et se veut explosif. Il proclame sa volonté de rupture avec le passé, va jusqu'à demander la destruction des musées, entend représenter le mouvement le plus accéléré. Il ne cherche pas à analyser ou représenter les objets en tant que tels mais les sensations, les états d'âme plastiques, c'est-à-dire les perceptions que l'artiste reçoit du monde extérieur et non la réalité de ses formes inertes et définitives.»

En fait de futurisme, d'explosion artistique et d'état d'âme plastique voilà ce que pourront voir les visiteurs: quelques tas de sable maladroitement disposés, des tessons de bouteille, de vieux souliers troués, de morceaux de tuyau rouillés, des troncs d'arbres calcinés, des bouts de papier arachés, un étal de boucher avec des carcasses poussiéreuses et des sexes dans un bocal à cornichons, du foie dans une caisse démantibulée, du pain moisi, du riz pourri dans des boîtes de conserve variées, de la farine polluée, des reproductions de coins de cimetière avec des pierres tombales volontairement disjointes pour laisser apparaître champignons et pissenlits.

On peut réagir différemment devant un tel spectacle: désolant, infantile, puéril. Les plus indulgents peuvent penser: «Faut aimer». D'autres, plus sévères, crieront enfin au scandale car le scandale réside dans le fait que cette exposition a reçu l'appui des pouvoirs publics. Pour les organisateurs et les gestionnaires de cette biennale, le scandale a un tout autre visage. Ils considèrent comme scandaleux de n'avoir reçu qu'une obole symbolique et dénoncent l'obscurantisme des pouvoirs publics au regard de ce qui est pour eux l'art de demain.

L'O.R.T.F. a été amené à patronner l'expression de ces états d'âme plastiques. Il serait nécessaire et salutaire pour l'entendement des millions de téléspectateurs que ce patronage devienne actif et que la télévision puisse consacrer un reportage à cette manifestation.

Les téléspectateurs pourront ainsi juger sur pièce et pourront se demander s'il faut s'indigner ou sourire et si en se payant la tête des autres on ne s'est pas aussi payé la leur.